

99

Une course contre-la-mort

Sébastien Theveny

Thriller

Du même auteur

Trouble Je (2016 / *Red'Active* 2020)

Un frère de trop (2017 / *Michel Lafon* 2019)

Trente secondes avant de mourir (2018)

Huit minutes de soleil en plus (2019) (*Finaliste Plume du Jury des Plumes Francophones* 2019 / *Lauréat du prix Prime Vidéo* 2020)

Le voisin d'en face (2019)

Rumeurs (2020) (*Prix Sang pour sang polar* 2021)

Un crime parfait ? (2020)

Burning Hearts (romantic suspense) (2021)

Meurtre au champagne (2022)

Recueils poétiques

Vers... tige (2017)

En vers... et contre tout. (2016)

Unis... vers (2019)

* * *


AVEC ÉMILIE BILLON

La vie est un voyage inattendu (2021)

© Sébastien Theveny, 2022

ISBN **979-10-359-4884-9**

La loi du 11 mars 1957, n'autorisant, au terme des alinéas 2 et 3 de l'article 4, d'une part, que « les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction, intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite » (alinéa premier de l'article 40). Cette représentation ou reproduction constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code Pénal.

 Réalisé avec Vellum

*À Nénette, ma mémère, ma seconde maman,
que j'aurais préféré voir en pole position
de sa course contre-la-mort.*

Prologue

C hère Colombe, bienheureux Jérôme,

TOUT D'ABORD, PERMETTEZ-MOI DE VOUS FÉLICITER POUR CE merveilleux mariage. Ce fut une réussite et un moment de grâce.

Mais le temps des réjouissances est désormais terminé.

Il est l'heure de régler vos montres et d'enclencher le compte à rebours.

Vous aimez jouer, n'est-ce pas ?

Vous vous croyez tout-puissants ?

Vous vous pensez aptes à résoudre n'importe quelle énigme ?

C'est vrai, la sagacité de Colombe a fait ses preuves, il y a quelques années, à Nice, auprès des Lacassagne et de ce « frère de trop ».

C'est vrai, vous avez su résoudre avec brio l'énigme du « crime parfait » de Gwada...

Sébastien Theveny

Mais ce n'était qu'enfantillages face à ce que je vous propose maintenant !

À COMPTER DE CE JOUR, VOUS ALLEZ DEVOIR FAIRE FONCTIONNER vos cellules grises comme jamais...

Afin d'empêcher la mort de l'un ou l'autre des 99 convives à votre mariage si touchant...

Seulement, je ne dévoilerai ni **QUI** ni **QUAND** ni **COMMENT**...

LE DANGER RÔDERA EN TOUT LIEU ET EN TOUT TEMPS, SUR LA tête de n'importe lequel d'entre eux.

99 VICTIMES POTENTIELLES.

99 personnes en danger.

99 raisons de trembler.

POUR LES SAUVER ? DÉCRYPTEZ MES ÉNIGMES...

Vous êtes prêts ? Alors c'est parti !

Tic-tac, tic-tac, le compte à rebours est lancé.

LA COURSE CONTRE-LA-MORT PEUT COMMENCER...

Chapitre I

Le pot de chambre

Pour la première fois depuis que Jérôme et moi nous fréquentons, je me suis résolue à prendre la plume pour raconter notre histoire, nos aventures. Jusqu'ici, son expérience et son appétence pour les récits faisaient de lui le narrateur naturel. Sans même avoir besoin que nous nous concertions, il avait retracé le destin ahurissant de la famille Lacassagne de Nice, puis l'histoire effroyable qui s'était déroulée lors de nos vacances en Guadeloupe.

Cette fois-ci, il m'a semblé évident qu'il m'appartenait de coucher sur le papier celle qui va suivre. Elle me touchait de si près qu'il ne pouvait en être autrement.

Nous avons glissé dans l'horreur quelques heures seulement après ce qui aurait dû rester à jamais gravé dans nos cœurs comme l'un des plus merveilleux moments de notre vie.

Comment supporter un tel enchaînement d'événements alors que nous venions à peine de nous dire *oui* devant témoins ?

Ou comment devenir fous au sortir de notre mariage...

Telles étaient les questions qui nous attendaient dès le lendemain de nos noces.

Pourtant, tout avait si bien commencé...

AU MATIN, LES RARES INVITÉS QUI AVAIENT EU LE COURAGE DE profiter des festivités jusqu'au bout de la nuit vinrent nous débusher dans notre repaire, gardé secret de tous hormis de ma sœur Sara, la seule dans la confidence.

Jérôme et moi nous étions éclipsés de la salle des fêtes deux ou trois heures plus tôt, bien après les figures imposées que sont l'ouverture du bal, la découpe de la pièce montée et le karaoké des mariés. Mes pieds me cuisaient dans mes chaussures toutes neuves à force de danser, mon chignon commençait à m'agacer tant il me serrait le crâne et mes paupières s'alourdissaient de fatigue et d'alcool. L'heure de la nuit de noces avait sonné. Je passerai outre les détails de ces courtes heures d'intimité partagée et irai directement au moment où nous perçûmes des voix étouffées derrière les volets clos de la chambre où nous avions élu domicile pour l'occasion. La poignée de noctambules, famille et amis confondus, se préparait visiblement à nous tirer du lit pour l'incontournable épisode du « pot de chambre » !

Les yeux encore mi-clos, je découvris, encadrant notre couche nuptiale, nos amis Laurent et Mélanie, Fabienne et Marc, mais aussi mes cousins Bertrand et Pascal, ma tante Clarisse et son mari Éric. Les parents de Jérôme, Joao et Maria, avaient veillé également, et jusqu'à ma grand-mère de quatre-vingt-huit ans, Suzanne, qui avait insisté pour participer aux festivités jusqu'au bout de la nuit, avant de se faire reconduire à la maison de retraite qui l'hébergeait.

. . .

JE NE SAURAI DIRE SI CETTE TRADITION SE PERPÉTUE DANS toutes les régions de France ni même si elle est encore d'actualité dans toutes les familles mais j'avoue que, pour moi, l'expérience était inédite et... un rien dérangeante.

D'autant qu'ils s'étaient donné du mal pour faire en sorte que ledit pot de chambre — authentique objet provenant de mon arrière-grand-mère — nous parût plus vrai que nature. La bassine en porcelaine, ébréchée par endroits, avait été remplie d'un liquide jaune mousseux que j'identifiai comme étant du champagne, additionné de chocolat noir artistiquement étalé sur les bords en coulées suspectes et dont certains morceaux s'étaient déposés comme une lie au fond du pot. Ils avaient poussé le vice jusqu'à disposer sur les bords quelques feuilles de papier toilette rose du plus mauvais goût. Il fallut pourtant, sous leurs encouragements, que Jérôme et moi avalassions quelques gorgées de ce terrible breuvage. Et ce, à sept heures du matin, l'estomac en délicatesse après une nuit d'agapes. Je vous laisse imaginer l'épreuve !

À l'heure où je dépose ces lignes, je revois la grimace écœurée de Jérôme, les lèvres tremblantes au bord de la bassine, s'apprêtant à goûter la mixture sous les encouragements amusés de la douzaine de convives qui avaient préparé l'événement. Leurs regards rieurs, leurs sourires facétieux, le refrain *Il est des nôôôôtres...* pour accompagner la déglutition. Et ces mots de ma tante Clarisse qui lance « *C'est dégueulasse, hein ?* » avec un air de contentement inouï !

Oui, c'était dégueulasse ! Oui, c'était un moment à la fois atroce et tellement joyeux !

Ah ! Comme j'aurais aimé que ces instants de joie puissent durer encore, au lieu de virer au cauchemar quelques heures plus tard...

Chapitre 2

L'urne

La journée du lendemain s'écoula d'abord comme une rivière paisible et enchantée.

Nous déjeunâmes des restes nombreux de la veille avec un bon tiers des invités. Nous dansâmes encore un peu, plus à l'aise que la nuit passée dans nos habits de cérémonie.

Puis arriva l'heure des au revoir où chacun repartait dans sa région, son foyer, pour retrouver son quotidien.

Le soir, nous nous retrouvâmes seul à seule, Jérôme et moi, fatigués, mais au comble du bonheur. Nous n'avions pas faim et n'avâmes que quelques restes de crudités préparées par le traiteur. Nous avons la tête farcie de souvenirs, d'émotions et d'impressions diverses. Le bonheur d'avoir revu autant de nos proches en si peu de temps, d'avoir ri, chanté, dansé tous ensemble, des plus jeunes aux plus anciens, des plus délégués aux plus réservés. C'était un mariage inoubliable.

Le cœur léger, nous décidâmes d'ouvrir l'urne que nous avions placée dans un coin de la salle des fêtes, offrant le loisir d'y glisser

quelque attention, une carte de vœux, une bêtise amusante, au bon vouloir de chacun.

Nous étions gâtés, félicités, remerciés, encouragés à fonder une famille à présent, même si la question ne se posait pas encore dans nos têtes. Bref, des dizaines d'enveloppes à ouvrir, découvrir, parcourir.

ET SOUDAIN... L'ENVELOPPE !

Celle qui nous scia les jambes, trancha le cœur et pétrifia l'âme.

Celle que nous n'aurions jamais voulu décacheter...

CETTE ENVELOPPE N'AVAIT, EN SOI, RIEN D'EXTRAORDINAIRE. Comme sur la plupart des autres, y figuraient nos deux prénoms. Toutefois, détail qui aurait pu nous surprendre et auquel nous ne prêtâmes attention qu'après en avoir fait lecture, ceux-ci étaient, non pas manuscrits, mais imprimés.

Tout comme l'était la feuille pliée en trois que nous puisâmes à l'intérieur de l'enveloppe.

La lettre débutait de manière tout à fait agréable.

Chère Colombe, Bienheureux Jérôme,

Tout d'abord, permettez-moi de vous féliciter pour ce merveilleux mariage. Ce fut une réussite et un moment de grâce.

Mais dès les phrases suivantes, nous ne pûmes que nous étonner de la teneur des mots :

Mais le temps des réjouissances est désormais terminé.

Il est l'heure de régler vos montres et d'enclencher le compte à rebours.

Qu'est-ce que c'était que cette histoire ? La suite, une série de trois questions qui nous étaient adressées, nous scotcha sur place :

Vous aimez jouer, n'est-ce pas ?

Vous vous croyez tout-puissants ?

Vous vous pensez aptes à résoudre n'importe quelle énigme ?

Mon Dieu, pourquoi ces questions ? Que venaient-elles faire dans une urne de mariage ? La suite, malheureusement, relevait du même acabit :

C'est vrai, la sagacité de Colombe a fait ses preuves, il y a quelques années, à Nice, auprès des Lacassagne et de ce « frère de trop ».

C'est vrai, vous avez su résoudre avec brio l'énigme du « crime parfait » de Gwada...

Mais ce n'était qu'enfantillages face à ce que je vous propose maintenant !

L'auteur de cet étrange courrier, sans conteste, connaissait notre passé. Qu'allait donc nous « proposer » cette personne ? Il nous devenait impossible de ne pas lire la suite. C'est alors que nos cœurs se fissurèrent à l'unisson :

À compter de ce jour, vous allez devoir faire fonctionner vos cellules grises comme jamais...

Afin d'empêcher la mort de l'un ou l'autre des 99 convives à votre mariage si touchant...

Seulement, je ne dévoilerai ni QUI ni QUAND ni COMMENT...

Le danger rôdera en tout lieu et en tout temps, sur la tête de n'importe lequel d'entre eux...

99 victimes potentielles.

99 personnes en danger.

99 raisons de trembler.

L'horreur absolue ! Étions-nous les jouets d'un plaisantin ? Mais qui aurait le cœur à concocter une telle mauvaise blague ?

Le coup de grâce tombait à la fin de la lettre, semblant nous confirmer que ce n'était pas un jeu, mais bien une réelle menace :

*Pour les sauver ? Décryptez mes énigmes...
 Vous êtes prêts ? Alors c'est parti !
 Tic-tac, tic-tac, le compte à rebours est lancé.
 La course contre-la-mort peut commencer...*

LES MAINS SECOUÉES DE TREMBLEMENTS, JE LÂCHAI LA feuille sur le sofa où nous nous étions assis pour dépouiller l'urne qui, logiquement, aurait dû être garnie de belles déclarations et gentilles intentions.

— C'est quoi ce bordel ? jura Jérôme d'une voix enrouée, teintée de colère.

— Pourquoi ? Pourquoi nous faire ça, à nous, maintenant ? murmurai-je en bredouillant. Tu crois que c'est sérieux ?

— Si c'est une blague, elle est du plus mauvais goût, non ? Je n'imagine même pas qui serait capable d'une telle horreur.

Nous restâmes tous les deux serrés l'un contre l'autre sur notre canapé, le cœur lourd et l'âme déchirée par cette menace insensée, et plus qu'inappropriée en pareille circonstance.

Qui osait nous menacer ainsi le lendemain même de notre mariage ? Qui était assez fou pour nous infliger ça ?

Nos pensées tournaient à grande vitesse, silencieusement. Ce fut Jérôme, mon mari depuis hier — je devais m'habituer à l'envisager comme tel —, qui rompit notre cogitation :

— Celui, ou celle, qui a fait le coup a dû forcément pénétrer dans la salle des fêtes à un moment ou un autre pour glisser l'enveloppe dans l'urne... On l'aura nécessairement croisé. C'est horrible.

— Ça voudrait dire que, potentiellement, il s'agit d'un membre de nos familles ou de notre cercle d'amis.

— Rien n'est certain et tout est probable. C'est précisément ce qu'il nous faut dès à présent découvrir.

Chapitre 3

Chercher ailleurs

Nous n'osions pas envisager laquelle des personnes conviées à nos noces aurait été capable d'une telle ignominie. Comment croire qu'un frère, une cousine, un oncle, une grand-mère, qui sait, pût s'amuser — mais quel affreux sens de l'humour ! — à nous lancer un défi aussi abject ? Je réfléchis tout haut :

— Déjà, il faut que cette personne possède un minimum de connaissances en matière d'informatique. Rédiger cette lettre, la taper sur traitement de texte, la mettre en forme, l'imprimer.

— Et aussi faire paraître nos prénoms sur une enveloppe, ce qui nécessite d'ajuster les paramètres de son imprimante, précisa très justement Jérôme.

— Ce qui, de prime abord, éliminerait les plus anciens ? Je vois mal Suzanne s'y coller, par exemple.

L'image de ma grand-mère, version française d'une Miss Marple dans sa maison de retraite, devant un PC, en train de taper ce courrier incendiaire, nous fit sourire, malgré ou peut-être à cause de la tension qui enserrait nos poitrines.

— Je ne peux pas imaginer un parent ou un ami nous infliger ça, siffla Jérôme. C'est impossible ! Tu vois ton père, ma mère, ta sœur s'amuser à ça ? Non, franchement, je pense qu'il faut chercher ailleurs. Beaucoup de monde a tourné, viré, pénétré dans la salle des fêtes, sous nos yeux ou à notre insu.

— C'est fou, si ça se trouve, on a peut-être vu l'auteur de la lettre glisser l'enveloppe dans l'urne, sous nos yeux, en nous adressant son plus beau sourire ! réalisai-je. C'est machiavélique. Tu penses à qui, alors ?

— Il faudrait qu'on établisse une liste très précise de tous ceux qui ont navigué hier autour de la salle polyvalente, depuis le début du vin d'honneur jusqu'au déjeuner de ce midi ! Ça fait du monde, crois-moi. On était quatre-vingt-dix-neuf au mariage, mais combien étions-nous au vin d'honneur qui a eu lieu sur le parvis de la salle, alors même que celle-ci était ouverte pour permettre à chacun l'accès aux toilettes et au vestiaire ?

J'acquiesçai avec regret.

— Cent trente ?

— Ouais, dans ces eaux-là, de mémoire. Sans compter les employés du traiteur... Tu peux aussi ajouter le DJ, le photographe, le maire, le curé...

— Non ! Pas le curé, quand même ! m'insurgeai-je. Ce serait pas très chrétien, un coup pareil...

— Sans doute, mais on ne peut écarter personne pour le moment, malheureusement. Non seulement on ne sait pas qui est visé parmi les quatre-vingt-dix-neuf victimes potentielles, mais on n'a aucune idée de qui pourrait être l'auteur de la menace parmi les plus de cent trente personnes qui ont rôdé autour de l'urne durant deux jours et une nuit.

— On peut quand même éliminer les enfants, non ?

— Jusqu'à quinze ans ? N'oublie pas qu'il y a des petits génies de l'informatique. Et de nos jours, à cause des séries télévisées ou

des réseaux sociaux, on sait combien le psychisme des gosses peut en prendre un vilain coup. Les faits divers regorgent d'enfants tueurs...

Je frissonnai à cette idée.

— Arrête tes conneries, c'est pas drôle.

— Je suis sérieux, insista Jérôme.

— En somme, tout le monde peut être coupable comme victime... C'est la plus atroce des situations... Ou comment passer d'un bonheur suprême au malheur en à peine vingt-quatre heures...

Je me blottis contre l'épaule confortable de Jérôme, qui caressa lentement mes cheveux détachés, baisant mon front du bout des lèvres.

— Qu'est-ce qu'on va faire, maintenant ? demandai-je faiblement.

— Je crois que cette fois-ci, on ne va pas pouvoir se sortir de ce pétrin tout seuls. Je pense qu'on devrait faire appel à la police.

— Ils vont nous rire au nez si on se pointe avec cette histoire à dormir debout, hésitai-je.

— Je crois au contraire qu'il nous faut prendre cet avertissement très au sérieux...

Chapitre 4

En mémoire

Avec une certaine appréhension, mais aussi une once d'espoir, nous nous rendîmes au commissariat avec la lettre *tapuscrite* de menaces et son enveloppe.

Nous fûmes reçus par le capitaine Vincent Delahousse, un gaillard de près de deux mètres d'une blondeur toute scandinave, origine que ne trahissait pas son patronyme. Il nous demanda de lui relater dans le détail ce qui nous revenait en mémoire depuis le début des préparatifs de la salle polyvalente jusqu'au moment de la découverte de l'enveloppe. Nous nous y attelâmes en nous relayant l'un l'autre, Jérôme et moi, selon nos souvenirs respectifs. Ce fut un exercice très compliqué : allez demander à de jeunes époux ce dont ils se souviennent des jours et heures ayant précédé leur mariage ! L'esprit est alors trop accaparé par les derniers petits détails organisationnels pour se permettre de se focaliser sur quoi que ce soit d'autre.

Pourtant, nous parvînmes à nous en tirer sans que le capitaine ne nous rie au nez. Alors, il nous demanda :

— Vous êtes certains qu'il ne peut pas s'agir d'une blague d'un

quelconque ami ou membre de la famille un peu trop porté sur les plaisanteries, fussent-elles de mauvais goût ? On a tous, dans nos familles, ce genre de trublion qui, parfois, ne se rend même pas compte de ses vannes pourries ou de ses gaffes monstrueuses.

— Comme vous pouvez le voir, Capitaine, la lettre n'a pas l'apparence d'une plaisanterie. Si encore, je ne sais pas moi, il avait ajouté des *smileys* pour encadrer son texte, ironisa Jérôme. Ou qu'à la fin il...

— Ou *elle* le coupa le policier.

— Ou *elle*, si vous voulez... aurait écrit un truc du style *Allez, je vous ai bien fait flipper, mes canailles ! C'était pour rire. Je vous embrasse et soyez heureux*, signé de son prénom... Mais ici, c'est on ne peut plus clair. On nous lance un défi avec, à la clé en cas d'échec, la mort d'un de nos proches !

— Auriez-vous la moindre idée de qui pourrait en être l'auteur ? Quelqu'un aurait-il des raisons de vouloir vous nuire pour un quelconque motif ? Avez-vous eu des démêlés avec qui que ce soit ? Y a-t-il eu un accrochage entre certains des convives durant la soirée ? Il convient peut-être de commencer par chercher les raisons d'un tel acte, leurs origines... Posez-vous les bonnes questions, à savoir, partez de vous-mêmes, qui êtes les destinataires de la lettre de menaces... Qu'avez-vous à vous reprocher ?

Je sentis Jérôme se tendre à mes côtés. Il explosa :

— J'y crois pas ! On va bientôt nous considérer comme coupables d'incitation à la violence ! Mais merde, pourquoi voulez-vous que des gens que nous aimons, qui nous aiment, en compagnie de qui nous nous faisons une joie de célébrer notre mariage — car nous l'avons célébré ensemble dans la joie —, puissent nous vouloir un quelconque mal, à nous ou aux autres invités ?

Le capitaine Delahousse posa ses avant-bras musclés sur son bureau, joignant les mains en un geste d'apaisement.

— Calmez-vous, Monsieur Bastaro, je vous en prie. Je

comprends votre trouble et je ne mets pas en doute l'authenticité de cette lettre. Toutefois, il y a un gouffre entre des menaces et un passage à l'acte. Vous n'imaginez pas le nombre de cas de ce genre que nous recensons chaque année et qui demeurent, fort heureusement, sans suite fatale.

Je fronçai les sourcils, contrariée, et questionnai l'officier de police.

— Qu'est-ce qu'on doit en conclure ? Que vous n'allez pas bouger le petit doigt pour assurer la protection des victimes potentielles ?

— Mademoiselle Deschamps, pardon, Madame Bastaro, je vais être très transparent dans ma réponse. Pensez-vous sincèrement que nos forces de police soient en nombre suffisant pour assurer la protection d'une centaine de personnes de tous âges, et surtout de tous lieux de France et d'ailleurs ? Car, comme le prétend l'auteur, il peut agir n'importe où, n'importe quand, contre n'importe qui... Imaginez un instant, cent personnes à placer sous surveillance vingt-quatre heures sur vingt-quatre, sept jours sur sept ? Cela représente quoi ? Trente, cinquante foyers ? Une surveillance des résidences, des lieux de travail, des espaces de loisir, des écoles, des maisons de retraite ? Des transports... Non, franchement, c'est une tâche impossible, et tout à fait prématurée à ce stade...

J'enrageais, car je savais pertinemment que le policier avait raison. Pourtant, je me rebiffai.

— L'idée, c'est quoi, alors ? Attendre qu'il soit trop tard pour intervenir ? Qu'il y ait une victime, comme c'est prévisible ?

Je sentais mes joues s'empourprer et les larmes me monter aux yeux. Jérôme posa sa main sur la mienne, sans un mot, mais serrant mes doigts avec fermeté.

— Je suis navré, répondit Delahousse. Je vais enregistrer votre plainte, bien entendu. Et je vous demanderai de me faire parvenir

la liste la plus complète de tous vos invités, avec leur nom, leur adresse et leur numéro de téléphone. Mais en mon for intérieur, je reste persuadé, et je le souhaite ardemment, qu'il ne s'agit que d'une menace — malveillante et cruelle, certes — qui restera sans suite. Tranquillisez-vous. Profitez de votre lune de miel, partez en voyage de noces, loin de ces tracas. Toutefois, au moindre signe éventuel de l'auteur de ces menaces, n'hésitez pas à m'alerter au plus vite. Alors, dans ce cas, nous pourrions considérer qu'il y aura danger clair et imminent et nous pourrions déployer les moyens nécessaires. Pour l'heure, restons simplement vigilants.

Il nous tendit sa carte professionnelle avec ses coordonnées directes, numéro de mobile inclus.

— Et toutes mes félicitations et mes vœux de bonheur, en dépit de la situation, conclut le capitaine Delahousse d'un air un rien navré.

Celui-ci ne nous voulait que du bien, sans doute, et sa position n'était pas des plus confortables. Devoir renvoyer dans les cordes un couple apeuré par faute de moyens matériels et humains, cela devait l'ennuyer profondément. Mais c'était la dure réalité du quotidien d'un officier de police confronté à des coupes budgétaires drastiques. Si tout avait été aussi simple que dans les séries télévisées...

EN SORTANT DU COMMISSARIAT, NOUS N'ÉTIIONS GUÈRE avancés et pas plus rassurés qu'en y pénétrant une heure plus tôt.

Nous rentrâmes chez nous la boule au ventre, avec l'angoisse d'un lendemain incertain chevillée au corps.

Lorsque je découvris ma robe de mariée étalée sur notre lit, je m'effondrai dessus, en pleurs.

Chapitre 5

Petite blague

Enchantée d'avoir passé une merveilleuse soirée, mais éreintée d'avoir veillé tard, la vieille dame s'avança lentement, faisant claquer l'embout métallique de sa canne sur le sol carrelé, dans le hall de la maison de retraite.

— Bonjour, Suzanne ! l'accueillit avec un authentique sourire la jeune femme qui officiait ce dimanche à l'accueil du pavillon des Genièvres. Vous revenez de la guinguette ?

— Oh ! Ma belle Amélie, vous êtes presque dans le vrai. J'étais au mariage de ma petite-fille Colombe, vous ne vous rappelez pas ? Il me semblait vous l'avoir dit avant de partir... Quelle belle fête et comme elle était charmante ma Colombe, si vous l'aviez vue !

—, Mais bien sûr ! J'y suis, maintenant. Même que vous aviez prévenu que vous ne passeriez pas la nuit ici. D'où votre arrivée à cette heure-ci.

— Voilà, c'est cela. D'ailleurs, je vais monter tout droit à ma chambre me reposer encore un peu. J'ai dormi quelques heures chez une de mes nièces, mais j'ai tenu à me relever pour participer au « pot de chambre ». C'est tellement drôle, cette tradition !

— Oui, c'est assez cocasse, mais bien que ce soit la coutume, je ne sais pas si j'aimerais y avoir droit à mon propre mariage... Ceci dit, il faudrait d'abord que je me trouve un mari, plaisanta Amélie.

— C'est un préalable incontournable, mais jolie comme vous l'êtes, cela ne devrait pas s'avérer un problème, la rassura la vieille femme avec un clin d'œil complice.

Ce faisant, elle se retourna sur le jeune homme qui l'avait conduite en taxi jusqu'ici et renouvela son clin d'œil.

— Merci pour la course, jeune homme. Je vais monter toute seule à mon appartement et vous laisse en charmante compagnie...

Suzanne claudiqua en direction des ascenseurs tout en souriant de sa petite blague qui lui faisait jouer les entremetteuses bienveillantes.

Elle appuya sur le bouton d'appel de l'un des larges ascenseurs, prévus pour des fauteuils roulants ou des lits médicalisés, si nécessaire. Les portes s'ouvrirent lentement dans un cliquetis métallique. Suzanne franchit le seuil, se posta près du miroir du fond tandis que les portes se refermaient derrière elle. Juste avant que celles-ci ne se rejoignent, une main d'homme s'insinua dans l'ouverture.

Les portes couinèrent et s'écartèrent de nouveau, révélant le visage de l'importun qui n'était pas fichu d'attendre le prochain ascenseur ou d'emprunter les escaliers.

— Madame ! Vous avez oublié votre sac à main à l'arrière du taxi.

— Oh ! Mon brave, merci. Voyez comme la fatigue me fait perdre la tête.

Suzanne tendit son bras libre pour attraper son sac à main, mais, d'un geste prompt, l'homme le tira vers lui, à la surprise de la vieille dame, tout en pénétrant dans la cabine.

—, Mais...

Les portes se refermèrent, les emprisonnant en tête à tête dans la cage mécanique.

— Je vous en prie, chère Madame, je vais vous le porter jusqu'à votre chambre, si vous le permettez. Avec votre canne, vous n'êtes pas libre de vos mouvements...

— C'est bien aimable à vous.

L'ascension ne dura que quelques secondes, pendant lesquelles l'homme observa Suzanne du coin de l'œil, par le biais du miroir du fond.

Les portes s'écartèrent de nouveau.

— Quel est le numéro de votre chambre, Madame ? s'enquit le chauffeur de taxi, aimable jusqu'au bout.

— 213, à droite au bout du couloir.

Ils s'avancèrent dans la direction indiquée, Suzanne précédant le jeune homme. Parvenus devant la porte close de sa chambre, la vieille femme remercia une fois de plus son groom d'occasion, lequel répondit :

— Je vais vous le déposer sur votre bureau, ne vous en faites pas.

— Non, ne vous donnez pas cette peine, c'est déjà bien trop d'égards.

— Ça ne me dérange pas, j'aime rendre service.

Suzanne présenta son badge électronique devant le capteur et la porte se déverrouilla avec un signal discret. Le chauffeur poussa la battant afin de laisser passer la pensionnaire et il s'apprêtait à la suivre à l'intérieur lorsqu'une voix le stoppa dans son élan.

— Monsieur ?

Une aide-soignante sortait à l'instant de la chambre voisine.

— Je peux vous aider ? poursuivit-elle. Vous cherchez quelqu'un ?

— Euh... non, je raccompagnais ma cliente jusqu'à sa chambre, pour l'aider à porter ses affaires. Je suis taxi.

— Tiens ! Je ne vous ai encore jamais vu par ici. C'est quelle société ? Vous êtes nouveau ?

— Je travaille à mon compte, je viens d'arriver dans la région, c'est pour ça.

Suzanne passa la tête par l'encadrement de la porte.

— Ah ! C'est vous, Marie ? Bien le bonjour. Ce charmant jeune homme est tout ce qu'il y a de plus serviable. Merci encore, Monsieur.

— Avec plaisir... Au revoir.

Il rebroussa chemin en direction des ascenseurs, mais opta finalement pour l'escalier, où il s'engouffra vivement.

Marie entra avec Suzanne dans sa chambre.

— Ce n'est pas prudent, Suzanne, de laisser un inconnu entrer dans sa chambre. Normalement, il n'y a que la famille qui y est admise, sauf autorisation préalable. Vous connaissez les règles.

— Oui, je suis navrée. Je suis si fatiguée que j'en avais oublié mon sac à main dans son taxi et il s'est proposé pour me le porter jusqu'ici. Pour une fois que les jeunes sont serviables, n'est-ce pas ?

— Oui, c'est vrai, ça devient une denrée rare. Quand je vois, dans les transports, le nombre de jeunes, avec leur casque sur les oreilles ou leur portable à la main, qui restent assis sans céder la place aux anciens, ça me révolte ! Bref ! Vous avez bien festoyé ?

— Un formidable mariage. Je suis heureuse d'avoir pu y assister avant de quitter ce bas-monde.

— Qu'est-ce que vous racontez là, Suzanne ? Vous êtes en pleine forme, vous n'allez pas nous quitter comme ça, je vous l'interdis ! Et vous pouvez compter personnellement sur moi pour veiller sur vous et vous chouchouter tout ce que je pourrai.

— Vous êtes trop bonne, Marie. Je vais me reposer, maintenant.

. . .

SUZANNE SENTAIT QU'ELLE AVAIT BEAUCOUP TIRÉ SUR LA corde depuis la veille. Elle se débarbouilla rapidement et défit son chignon de cheveux blancs au cœur duquel elle avait, comme à son habitude — elle était fort coquette, Suzanne ! —, caché une boule de tissu blanc pour donner plus d'épaisseur à sa coiffure. Elle regrettait ses beaux cheveux d'antan et supportait difficilement de constater sur elle les marques de la vieillesse.

En allant tirer le rideau vert devant sa fenêtre, son regard se perdit un instant au-dehors, de l'autre côté de la route, où un bâtiment désaffecté faisait face à la résidence pour séniors toute récente. Il s'agissait d'une ancienne usine textile qui avait déposé le bilan et fermé ses portes quelques années auparavant, de laquelle ne subsistaient plus que des pans de béton tagués de toutes sortes de signes compréhensibles de leurs seuls auteurs et de leurs initiés. La municipalité n'avait pas encore engagé les mesures nécessaires pour la faire abattre et, de fait, elle constituait souvent le repaire de bandes de jeunes assoiffés d'alcool et de musique moderne que Suzanne, parfois, entendait depuis sa chambre, même sans son appareil auditif.

À d'autres occasions, c'étaient des squatteurs solitaires qui hantaient les nuits de ce taudis industriel disgracieux. Les gendarmes, lorsqu'ils n'avaient pas mieux à faire, les délogeaient *manu militari*. Mais ils y revenaient sitôt que les autorités avaient tourné le dos.

Suzanne agrippa le pan du rideau, mais son regard se trouva soudain attiré par un mouvement dans l'un des étages de l'usine en ruine. Elle crut reconnaître son chauffeur de taxi, mais, de si loin, si subrepticement, et avec la fatigue qui plombait son raisonnement de vieille dame, elle se dit qu'elle devait se faire des idées. Elle ne voyait pas d'autre explication.

L'esprit confus, elle tira le rideau et alla se coucher.

Chapitre 6

Cas de conscience

Je passai une nuit horrible, sans quasiment trouver le sommeil. Il en fut de même pour Jérôme, que je sentis tourner et se retourner sans fin de son côté de notre lit, désormais... matrimonial.

À plusieurs reprises, au cours de la nuit, nous examinâmes dans tous les sens l'affaire de la lettre.

Que devons-nous faire à présent ? Un cas de conscience s'imposait à nous et nous ne parvenions pas à trancher pour une solution ou l'autre.

Puisque la police se voyait dans l'incapacité de nous venir matériellement et humainement en aide dans l'état actuel des choses, il allait nous falloir réagir seuls. Faire face au danger tel qu'il se présentait. Seulement, le plus terrible était que nous n'avions pas les cartes en main. L'auteur de la lettre dirigeait seul la manœuvre, unique maître à bord de son délire.

Alors, que faire ?

Prendre notre mal en patience en nous rongant les sangs dans l'attente d'un nouveau développement ? Qu'est-ce que cela signi-

fait ? Attendre, les bras croisés, que le drame annoncé se produisît ?

Ou mettre en garde tous les invités de notre mariage, ces *victimes potentielles* désignées dans cette lettre complètement dingue ?

Mais ne valait-il pas mieux leur laisser ignorer l'incident pour ne pas les inquiéter outre mesure, les terroriser, pour certains d'entre eux ? Comment réagirait ma grand-mère Suzanne en apprenant qu'elle était peut-être visée par un déséquilibré dont nous ignorions, tous autant que nous étions, l'identité même ! Son cœur désormais fragile supporterait-il une telle frayeur ?

C'était ça le pire, dans cette affaire : personne ne pouvait prétendre maîtriser quoi que ce fût. Ni l'identité de la victime, ni l'identité du coupable, ni le lieu, ni la date, ni la méthode : rien !

Alors, comment annoncer à nos proches : « *Surtout, à partir de maintenant et sans limite de durée, restez perpétuellement sur vos gardes, de jour comme de nuit, chez vous comme au-dehors, car quelqu'un, dans l'ombre, va peut-être s'en prendre à vous... ou pas... mais on ne peut pas vous dire qui, ni quand, ni où...* ». Formidable ! Autrement formulé : comment faire entrer la paranoïa dans tous les foyers de ces gens qui nous étaient chers...

Comment affoler quatre-vingt-dix-neuf personnes alors qu'une seule semblait dans le collimateur du fou ? Du moins, si l'on en croyait la lettre.

Après tout, qui pouvait affirmer que cette victime désignée ne serait pas la première d'une longue liste ? Pouvait-on croire à la sincérité d'un déséquilibré ? N'allait-il pas prendre goût au sang et poursuivre son œuvre diabolique en s'en prenant à une victime suivante sur sa liste ? Puis une autre, et encore une autre ?

Jusqu'à parachever son œuvre avec l'ensemble des quatre-vingt-dix-neuf ?

. . .

— J'EN PEUX PLUS, ME LAMENTAI-JE VERS QUATRE HEURES DU matin, sans avoir encore fermé l'œil. Je vais devenir folle !

Jérôme vint se blottir dans mon dos et m'enlaça de ses bras.

— Il faut essayer de dormir, sinon on va vraiment tourner dingues.

Mais les mêmes questions s'enchaînaient toujours dans nos crânes, et les mêmes réponses et absences de solutions nous assaillaient sans cesse diaboliquement.

L'une d'elles, d'ailleurs, revenait en permanence concernant l'identité de l'auteur de la lettre. Par commodité, j'employais jusqu'alors le masculin — et je continuerai pour le moment à en user — pour le désigner. Mais nous pouvions aussi bien avoir affaire à une femme qu'à un homme. Rien, dans sa lettre, ne nous renseignait sur son genre. Si encore il ou elle avait laissé traîner un indice grammatical, mais non ! Nous aurions au moins pu éliminer la moitié des habitants de la planète... Un homme OU une femme, élémentaire, non ?

Cette seule question du sexe de l'auteur nous obnubila durant près d'une heure lors de cette nuit agitée sans sommeil.

Au petit jour, vaincus par un épuisement tant physiologique que mental, Jérôme et moi-même sombrâmes finalement dans une sorte d'état comateux, deux à trois heures durant.

Contrairement à la veille, nous ne fûmes pas réveillés par une joyeuse bande de copains et de membres de notre famille autour d'un pot de chambre écœurant.

Ce qui nous tira des limbes ce lundi matin furent les cris que je poussai dans mon sommeil agité.

En moins de vingt-quatre heures, nous avions basculé du rêve au cauchemar.

Chapitre 7

L'heure des mamans

Le véhicule s'immobilisa lentement le long du trottoir, dans un bruissement caractéristique de sa motorisation électrique et stoppa sur l'un des emplacements matérialisés destinés aux arrêts-minute.

Personne n'en descendit, ni du côté passager ni de celui du chauffeur. Personne non plus ne s'en approcha pour y monter.

Le moteur silencieux tournait au ralenti, comme prêt à s'ébranler de nouveau dans un glissement félin.

Plus loin, à peine à une centaine de mètres au-delà du pare-brise, d'autres véhicules s'arrêtaient un court instant, déposant un enfant, cartable au dos, au milieu d'autres jeunes élèves dont les voix aigües s'élevaient entre les bâtiments de l'école maternelle. Des poussettes se croisaient, dans lesquelles des bambins non scolarisés bâillaient, les yeux encore ensommeillés, une tétine au bout des lèvres. Des parents pressés croisaient des nourrices jonglant avec les horaires et des professeurs réunissaient les arrivants dans la cour intérieure protégée par des grilles de fer.

Une protection certes efficace contre l'intrusion, mais non contre le voyeurisme.

Dans l'habitacle du véhicule électrique, le conducteur ne perdait pas une miette du spectacle de ce lundi matin comme les autres aux abords d'une école maternelle. Un quart d'heure frénétique au cours duquel les parents se dépêchaient de déposer leur progéniture avant de filer au travail, les grands-parents leurs petits-enfants avant d'aller acheter une baguette de pain ou le quotidien régional et où les nounous papotaient quelques instants entre elles avant de rentrer s'occuper des plus jeunes. À l'intérieur, les professeurs s'apprêtaient à faire entrer tout ce petit monde dans les différentes classes, de la petite à la grande section.

Personne ne se préoccupait d'autre chose que de ses propres tâches matinales, ce qui laissait le champ libre à l'individu posté derrière le volant du véhicule noir tournant au ralenti. Celui-ci cherchait du regard le jeune Samuel Coignard.

Le petit Sam, du haut de ses quatre ans, se laissa guider jusqu'à la cour où il retrouva sa bande de copains habituels avec qui il allait pouvoir jouer dans la cour fermée pendant une dizaine de minutes, avant de se laisser enfermer dans sa classe jusqu'à la récréation suivante.

Sam n'avait aucune raison de se méfier du conducteur qui ne le quittait pas des yeux. Le gamin n'en avait pas même conscience. Ah ! La belle innocence de l'enfance...

Le neveu de Jérôme Bastaro verrait sa journée défilier comme à l'habitude, entre l'apprentissage des bases de la langue, du graphisme et des comptines, les récréations, la demi-heure de motricité, la pause du déjeuner à la cantine du périscolaire attendant à l'école et la sieste du début d'après-midi.

Lorsque la sonnerie de seize heures quinze retentirait, et pour sa plus grande joie, il réunirait ses cahiers de dessin et ses feutres, sans oublier le doudou qui ne le quittait jamais, et se présenterait